

## On est fou à cet âge, et le soleil se couche

Ses petits pas s'enfonçaient à peine dans la neige fraîche. Elle penchait légèrement à droite, du côté où elle portait le bidon d'essence. Elle l'avait trouvé, par chance, à l'arrière du camion.

Revoir les nuages de buée de sa propre respiration paraissait l'amuser follement. Plus près des montagnes qu'elle ne l'avait jamais espéré, elle respirait enfin, libre comme elle l'avait voulu et plus heureuse encore.

Pourtant c'est ici et bientôt que s'arrête l'histoire de sa vie.

Un homme courbé la suivait, d'une démarche mal assurée. Il était tranquille et tout ridé. Et très fatigué. Il venait de passer des heures dans un camion volé pour les conduire jusqu'ici, et il allait mourir lui aussi.

Attendre la dernière heure peut être épuisant.

Mais l'histoire est celle de Lucie. Elle avait quitté l'endroit où elle vivait, un drôle d'endroit plein d'inconnus et loin de tout, pour arriver ici, où, faute d'êtres humains, il y avait ce qu'elle recherchait : le grand air, sa deuxième famille.

Elle avança encore dans la neige, suivie du vieillard, et s'arrêta à la lisière d'une forêt près d'un rocher qui semblait admirer paisiblement la vallée et la montagne depuis des siècles. Elle dégagea du mieux qu'elle put le sol et ramassa quelques branches. Elle en fit un tas maladroit, y déversa le bidon et y mit feu. Ils s'assirent tous les deux et ne dirent rien.

Le silence était leur vrai refuge, un cocon blanc qu'ils entretenaient depuis longtemps. Ils aimaient le silence, et le crépitement du feu était silence.

Comment était Lucie ? En ce moment, elle était en paix.

Et en général ? Elle était naïve. Mais qui oublie de l'être à son âge ? Elle était légère, même avec ce qu'elle avait vécu. Elle était oubliée, et les adultes affairés qui la

côtoyaient tous les jours accordaient peu d'importance à un si petit être, alors qu'ils lui consacraient leur vie. Sa seule arme était son sourire, un sourire auquel il manquait quelques dents, mais qui séduisait tout de suite les grandes personnes et les obligeait à repousser leurs soucis et à se dire que, tout compte fait, rien n'est trop désespéré pour sourire à son tour. Et le sourire se transmettait comme un virus, sans que personne ne s'en rende compte, il avait sûrement déjà fait plusieurs fois le tour de la terre comme la plus discrète et la plus mortelle pandémie. Il avait tué bien des soucis et étouffé bien des doutes.

En ce moment, éclairé par les lumières orange du feu et du soleil couchant, il rendait plus irrésistible encore le visage de sa propriétaire.

Elle ne regarda pas son compagnon. A quoi bon, puisqu'il ne la regarderait pas ? Elle ne leva pas les yeux vers le soleil. Elle savait exactement comment il était, trop foncé et légèrement acide, comme elle l'avait imaginé.

Alors, comme pour encourager le feu qui s'affaiblissait déjà, elle raconta son histoire. Sans briser le silence, sans remuer les lèvres. De toute façon, le feu n'avait pas besoin d'entendre, il savait déjà, il avait lu en elle dès le début. Mais il aimait qu'on lui porte de l'attention, et faute de bois, Lucie avait son histoire.

L'histoire ne commence pas vraiment. A quoi bon parler de début ou de fin quand on a son âge ? Tout ce qu'on a, ce sont quelques envies et une famille. Sa famille ne pouvait pas s'occuper d'elle et ses parents étaient morts depuis longtemps. Alors elle vivait dans un endroit loin de tout, qu'elle appelait « l'orphelinat ».

Il lui restait ses envies. Souvent, elle se réveillait la nuit pour mieux rêver des caresses du vent et de l'odeur des aiguilles de pin. Ses yeux parcouraient les espaces vierges au-delà des larges baies vitrées. Loin là-bas, la montagne réveillait en elle ses élans de voyages et sa rage de découvrir le monde préservé. Mais elle était bloquée entre le repas de midi et la sieste, dans un intérieur sophistiqué et si propre qu'il en puait.

Elle n'était pas maltraitée, mais elle se sentait comme un poids dans la conscience et dans la vie de ses responsables. Un poids auquel on ne demande pas son avis, sous prétexte qu'on ne sait pas ce qu'on veut à cet âge. Mais un poids auquel on tient : la laisser se débrouiller seule aurait été dérangeant. Pas très « éthique ». Elle était un objet qu'on couvre d'attentions sans se préoccuper de ce qu'il peut ressentir, qui n'est pas humain, qui n'a pas de quoi affronter la vie.

En fait, dans « l'orphelinat », elle ne vivait pas. Elle subissait les bruits de pas, les soins du personnel, les regards de ses semblables, les activités en tous genres, tout ce qu'on lui infligeait et qu'on lui présentait sous le nom de « vie », souvent dans cette phrase détestée qu'elle entendait après la plupart de ses questions : « c'est la vie ». Non, elle pouvait vraiment vivre, elle s'en sentait capable.

Le feu aimait l'histoire, mais dans ces moments de réflexions intérieures, qui touchent plus le narrateur que l'auditeur, il préférait se cacher un peu. Il diminua.

Mais Lucie n'avait pas vraiment froid. L'air chaud remontait du fond de la vallée et baignait son dos d'une molle tiédeur. Elle connaissait ce phénomène, l'inversion des températures.

De doux souvenirs resurgirent des tréfonds de sa conscience et réchauffèrent son âme.

Elle se rappelait sa première rencontre avec Jacques. Ils étaient assis côte à côte et ne parlaient pas. N'importe qui aurait tenté d'engager une conversation, et ça les faisait doucement rire. Nul besoin de rajouter des paroles aux seuls instants de vie qu'ils pouvaient avoir ici. Jacques était vieux et il allait bientôt mourir. Les silences n'en étaient que plus épais et passionnants.

Le feu était vraiment impressionné, et comme pour permettre aux deux humains de profiter d'un peu plus de silence, il baissa encore. Des flocons décidèrent de descendre des nuages et de rejoindre le sol.

Tout était vivant ici.

Tout était mort dans « l'orphelinat ». C'est ce qu'ils avaient fui tous les deux.

Elle se souvint de la première fois qu'elle avait brisé leur règle du silence. Cet accord tacite était leur garantie de bonne entente, et il fallait que la situation soit grave pour mettre l'harmonie en danger.

Elle l'était. Lucie étouffait vraiment. Elle ne pouvait plus continuer à exister de cette manière, alors elle avait fait signe à Jacques qu'il était temps d'y aller. Comme il semblait ne pas comprendre, elle avait approché les lèvres de son oreille et lui avait soufflé ces mots :

– Vivre, comme si on était seul sur terre !

Il avait d'abord souri.

On lui faisait peu de propositions aussi exotiques à son âge. Il savait conduire et pourrait prendre la route avec elle, ce n'était pas l'envie qui lui manquait, mais il n'était pas en état de les amener très loin. Cependant il avait réfléchi et un plan avait mûri sous son vieux crâne brillant. Il suffisait d'attendre l'heure de la sieste, de se faufiler vers la porte principale et de sortir. Là, il faudrait trouver un moyen de transport, mais il avait son idée. Alors peu à peu, à mesure que les détails du plan se précisaient, l'espoir arrivait à son tour et s'enracinait en lui. Il avait beau lutter, le projet fou restait. Cette idée sortirait par son dernier souffle.

Lucie secoua la tête. Elle se souvenait qu'un matin, Jacques avait senti que le moment était venu, et qu'il lui avait fait signe. Ils étaient tous les deux partis dans l'heure.

Comme pour répondre à tant d'impulsivité, les flocons se firent plus violents, moins caressants. Le rond de neige fondue autour du feu chétif rétrécit. Les flammes avaient froid, elles étaient accroupies, se serraient contre le bois, se fondaient en lui, elles ne montaient plus. Mais elles voulaient que Lucie continue ; elles resteraient jusqu'à la fin.

Et Lucie continuait, elle se revit composer le code de la porte, qu'elle avait fini par connaître, et passer les battants pour la première fois depuis des années. Jacques la suivait, avec le même air concentré qu'il affichait sans le savoir quand il relisait pour la centième fois son seul livre. Ils ne se dépêchaient pas. En fuyant « l'orphelinat », ils fuyaient la contrainte du temps. Maintenant, ils étaient libres de ne plus le subir, mais d'en être maîtres. Et ils ne s'en privaient pas. Chaque pas avait la texture de l'aventure et le goût d'une seconde gagnée sur la vie.

Passer l'enceinte avait été une autre histoire.

Haletant sur les braises, les dernières petites flammes brûlaient d'envie d'entendre la suite. Elles la connaissaient déjà, comme pour une comptine qu'on a apprise enfant ou pour une leçon que la vie nous a donnée adulte, mais elles aimaient ce passage. Adossé au rocher, Jacques dormait.

La vision se déroulait dans l'atmosphère tremblante. Les deux avançaient vers la sortie, ils y étaient presque, ils ouvraient la dernière porte, ils avaient le vent dans les yeux, le soleil dans les cheveux, quand une voix les avait arrêtés.

– Vous êtes autorisés à sortir ?

Ils avaient oublié le gardien.

Lucie s'était approchée de lui, et devant son air formel et un peu perplexe, lui avait assuré que non, mais qu'ils sortiraient quand même. L'homme avait porté l'interphone à sa bouche et appelé le centre. Mais il s'était arrêté. Lucie, le fixait avec le plus délicieux des sourires. Il avait posé le combiné et avait nerveusement tripoté son col. Il n'avait fait que son travail, après tout. Et ce silence le gênait, lui. Il avait lancé un « qu'est-ce qu'il y a ? » en se grattant l'arrière du crâne, et avait poursuivi avec un « Vous ne pouvez pas sortir d'ici » mal assuré. Lucie avait alors eu une simple phrase, qui l'avait renvoyé aux antipodes de ce qu'il avait toujours pensé être, et de ce qu'il pensait faire. Il avait été choqué et avait tenté de le cacher derrière une posture assurée et un regard droit. Lucie savait qu'il avait renoncé à leur faire obstacle.

Quand Jacques et elles eurent passé les dernières portes, une voix demanda à l'autre bout du fil ce qui se passait.

– Rien, je n'avais pas vu ce que je faisais.

Le feu jeta un dernier éclat sur le visage de Jacques et s'endormit à son tour. Il pouvait partir maintenant que le moment était passé. Il laissait derrière lui quelques braises timides et des cendres qui se confondaient avec la neige.

Ils étaient bien, tous les trois assis ici, elle, Jacques et le rocher. Ils vivaient comme s'ils étaient seuls au monde, sans retenue, sans limite, et sans tic-tac d'horloge. Le rocher était content qu'on lui tienne compagnie, à cette saison, personne ne passait par là, encore moins pour y rester la nuit. Et ces deux-là changeaient des autres, avec leur silence chaleureux.

Jacques était plus vivant qu'à « l'orphelinat ». Certes, à proprement parler, il était mort depuis presque une heure, mais son visage était épanoui, son sourire trouvait une réponse dans les arbres, la neige et la montagne, et ses mains croisées recevaient un vrai cadeau, le souffle du vent. Il avait ce qu'il n'avait pas eu là-bas : le choix. Et la neige recouvrait son cadavre enfin libre.

Lucie se disait depuis quelques temps qu'il dormait, mais c'était pour l'histoire. Elle savait qu'il était parti là où il n'aurait plus à se soucier de rien.

Elle n'avait pas besoin de bouger, la nature s'occupait de tout : le linceul, la veille et le silence complice.

Lucie poursuivit le récit, pour rien.

Elle et Jacques avaient fait le tour de l'établissement pour arriver à l'arrière, où des livreurs déchargeaient un camion. Les deux avaient seulement attendu qu'ils prennent une pause pour se glisser dans le véhicule, décoré des publicités de glaces les plus alléchantes qui fussent. Jacques avait eu du mal à démarrer, il souffrait encore du manque de pratique et de l'usure de ses articulations. Après quelques essais, il était parvenu à prendre la route, la pédale au plancher et le sourire aux lèvres.

Lucie avait jeté un coup d'œil dans le rétroviseur pour voir les livreurs se lever, étonnés, et commencer à courir. Cette fois, elle avait eu l'air sérieux car elle détestait le vol presque autant que le bruit inutile. Elle avait écrit quelques mots sur un papier qu'elle avait jeté par la fenêtre ouverte : « Vous le retrouverez ».

Effectivement, le lendemain, quelques hommes retrouveraient le camion dans la montagne, mais ne verraient pas les deux paquets allongés recouverts de neige un peu plus loin. Lucie et Jacques seraient retrouvés bien plus tard.

La neige ne prêtait aucune attention au récit. C'est un élément implacable, appliqué à sa besogne d'ensevelissement, et rien ne l'arrête. Il est poétique et fier : il se suffit à lui-même et ne veut rien entendre.

En ce moment, la neige, donc, était concentrée sur sa tâche, déterminée à recouvrir Jacques jusqu'au bout. Elle avait presque fini.

Lucie aussi.

Elle regarda le ciel. Il était presque noir. Elle regarda l'horizon légèrement mordoré. Elle regarda Jacques.

Elle frissonna. Le grand froid arrivait pour la prendre. Elle n'avait pas l'intention de lutter contre lui toute la nuit pour succomber au petit matin. Elle valait bien plus que la chèvre de monsieur Seguin.

Cependant elle voulait bien faire les choses et irait jusqu'au bout.

Elle se souvint alors du voyage jusqu'ici, de ces heures qui lui avaient fait oublier que la fuite ne menait nulle part dans le monde des humains, et de ce dernier échange de regards avec Jacques, puis avec la montagne, droit devant, enfin avec son passé timide et enfermé, loin derrière. Elle avait revu toute sa vie comme dans un les film, et avait constaté qu'il y avait beaucoup de passages ennuyeux. Une bonne actrice, peut-être, mais une mauvaise réalisation.

Elle avait baissé la vitre et plaqué son visage contre le mur que formait le vent. Elle avait respiré et senti l'odeur de la résine de pin. Elle avait tendu l'oreille et ne l'avait pas regretté. Ses sons préférés étaient tous là, seule manquait la voix caverneuse

de son père, remplacée par le souffle puissant du vent. Elle se croyait dans une nouvelle cour de récréation, taillée spécialement pour elle.

Les flocons passaient près de ses oreilles, au-dessus des arbres et à côté du rocher ; ils tombaient dru pour achever la couverture de Jacques. Lucie se tourna pour la dernière fois vers lui et, à la vue de ce corps presque entièrement drapé de blanc, elle voulut se rapprocher.

Elle avait refusé de le faire pendant le long trajet jusqu'ici, car une telle proximité aurait brisé le silence des corps, mais maintenant qu'il était impossible de dialoguer, en regard ou en parole, en corps ou en âme, elle éprouva le désir d'être plus proche de lui.

C'est en essayant de prendre appui sur le sol qu'elle se rendit compte du problème. Ses mains refusaient de bouger. Ses bras étaient remplis de l'engourdissement de longues heures passées dans le froid. Tout ce qu'elle sentait, c'était du feu dans les articulations et de la pierre dans les os.

Alors elle sut qu'il était temps, et elle se pencha en arrière, lentement, jusqu'à ce que, fatigué par l'emprise d'une vie qui s'accroche avant de fuir, son corps repose tout entier à même la terre.

Les souvenirs se mêlaient, se perdaient entre les interstices de ciel gris laissés libres par la masse des flocons, montaient vers le ciel au lieu de s'enraciner au sol, prenaient l'apparence de visages familiers, fusaient de tous côtés, colorés et chaleureux, à la recherche d'un point d'ancrage dans l'immensité de l'existence, emplis de la nostalgie du travail accompli, comme au soir d'une vie, et pleins de joie comme à la veille d'un grand départ. Ils quittaient Lucie.

Elle n'allait pas seulement mourir de froid, ses articulations le sentaient, ses cheveux le disaient.

Elle allait mourir de vieillesse.

Lucie avait quatre-vingt cinq ans et s'était échappée de la maison de retraite.



Le personnel n'était pas méchant, mais terriblement adulte, et incapable de remplacer ses parents partis depuis longtemps, qu'elle allait rejoindre, et ses enfants, qui suivraient peut-être, après avoir pris le temps de vivre. En attendant, elle était seule au monde avec Jacques, à peine plus vieux qu'elle du haut de ses quatre-vingt neuf ans, et plus proche d'elle que ne pouvait l'être aucune personne sensée. La folie des derniers jours rapproche autant les cœurs que la joie des premiers.

Et Lucie avait fui dans la nature.

Elle était naïve, mais la fin des bons livres l'est souvent un peu. Elle était légère, comme les grands qui ne se rappellent plus très bien pourquoi ils devraient être sérieux et qui choisissent d'en rire. Elle était oubliée et les aides-soignants et animateurs qui s'affairaient autour d'elle ne savait ni qui elle était, ni ce qu'elle désirait vraiment, comme si au milieu de tout ce cirque, le monde s'était mis d'accord pour considérer la vieillesse comme une espèce à part, qui ne sait pas ce qu'elle veut, une espèce encombrante, à l'entretien coûteux et inutile, mais qui, malgré les apparences, n'est pas prête de disparaître.

Une espèce dont le sourire dangereux a les lèvres de l'enfance sur le visage de la mort.

Alors Lucie eut soudain très soif.

Le soleil allait s'endormir sur la couche de neige.

Et elle partait, un peu triste, un peu heureuse, très blanche. Ses mains, ses jambes, tout son dos et sa tête reposaient sur le sol et recueillaient des flocons qui ne fondaient pas. Comme une note ultime et légère, alors que l'horizon confus et brouillé s'estompait, quelque chose en elle était libre et montait, au-delà de la vie, au-dessus de son corps. Quelque chose enfin allait concrétiser le souhait que ses lèvres tremblantes et gercées avaient soupilé au bord du dernier ravin.

« Vivre »

Et pourtant elle partait.

Quelque part dans la nuit, une larme coula près d'un sourire qui répétait sans cesse les mêmes paroles. « Bientôt, bientôt. »

Derrière les larmes, quelqu'un se disait qu'il avait fait échapper deux personnes âgées, qu'elles étaient probablement mortes à l'heure qu'il était, et qu'il payerait pour ça.

Derrière le sourire, le même homme se demanda comment il se sentait. Il se sentait bien. Il se sentait blanc. Il ne voyait plus que la petite fille. Elle souriait, elle était libre. Il n'entendait plus que la sentence fatale, et pourtant pas si désespérée, qu'elle avait prononcée en s'approchant de lui, et qui l'avait forcé à ouvrir la porte.

« Bientôt, ce sera ton tour »